

1

Bernadette était allongée, paupières fermées, les bras sagement étendus le long du corps. Au cœur de ses joues sillonnées de rides, légèrement affaissées, on distinguait le creux des fossettes, centres névralgiques d'un visage encore animé par des années de sourire. Visage arborant désormais une expression sereine – Bernadette attendait que l'on s'occupe d'elle, remettant placidement son enveloppe charnelle aux soins d'autres mains que les siennes.

Sylvain la contempla avec tendresse. D'un mouvement délicat, le pinceau alla caresser les lèvres de la vieille femme, une caresse minutieuse et colorante. Rouge grenat. Teinte identique à celle du tailleur que la famille avait préparé pour elle.

Ça lui allait bien, cette couleur au parfum de groseille. Sylvain écarquilla les narines, son regard glissa le long de la petite bouche ronde et encore charnue, séductrice, encadrée de plis amers que venaient contrebalancer, un peu plus loin, les deux fossettes rieuses. Et puis, au bout de ces doigts déformés par l'arthrose, ultime coquetterie, une dentelle de vernis écaillé... Groseille, oui. C'était bien ça. Cette fragrance piquante et fruitée. Une bille écarlate qui éclate en jus acide, très acide sous ses dehors pimpants, pas du genre à enrober le palais de douceur sucrée, la groseille, plutôt du genre à le picoter délicieusement – avec, de temps à autre, l'éclair d'amertume des minuscules grains qui cèdent sous la dent...

Il reporta son attention sur le pinceau. Une touche de plus, là. À la commissure. Une touche de plus et Bernadette retrouverait pleinement son arôme de groseille...

« ... Et ça vous dérange pas, les odeurs ? »

Sylvain se retourna, irrité. Elle le regardait tranquillement, visage neutre et sourire interrogatif aux lèvres, avec son petit carnet de fouille-merde sur lequel elle grattait sans discontinuer.

« Quoi, les odeurs ? » demanda-t-il sèchement.

Elle ne se démonta pas, son sourire s'adoucit encore, de même que s'arrondirent les inflexions de sa voix, calmement pédagogue :

« Ben, vous savez, des fois, avec les débuts de la décomposition... ça dégage quand même une odeur un peu... putride... Vous la supportez sans problème? »

Il haussa les épaules et se contenta de lâcher :

« Faut croire que oui. »

Elle hocha la tête, retourna de plus belle à son carnet et lui à son cadavre, non sans mauvaise humeur.

Deuxième jour d'« observation ».

Putain, ça allait être long.

Il avait reçu son appel la semaine précédente, une certaine – c'était quoi son nom déjà?... ah oui, Alice Kekchose – demandait à pouvoir « observer quotidiennement sa pratique pendant quelques semaines », dans le cadre « d'une thèse sur les thanatopracteurs » (*sic*) – tu parles d'un sujet – d'ailleurs, curieusement, elle n'avait pas dit « sur la thanatopraxie », mais « sur les thanatopracteurs », Sylvain se demandait à quoi tenait exactement la nuance. En attendant, il avait dit OK – il n'avait jamais su dire non de toute façon, c'est toujours ce qui avait causé sa perte, d'ailleurs.

Et elle avait donc débarqué la veille, était restée plantée à côté de lui pendant toute la journée, avec ses questions intempestives et le frottement désagréable de son crayon sur le papier à grain épais de son carnet bon marché. Ô joie.

Pour l'instant il se contentait de serrer les dents et attendre que ça passe. Mais cette observation, décidément, était indécente : une intrusion malvenue dans son espace intime.

Il faut dire qu'il n'avait pas l'habitude. L'essentiel de son travail s'effectuait en solitaire – ou plutôt, en tête à tête avec les défunts, instant privilégié durant lequel se tissait entre lui et le mort ce lien fragile et éphémère, cette connivence précieuse que la présence d'un vivant venait inévitablement troubler.

Sylvain ne s'entendait pas avec les vivants. Il ne pouvait établir avec eux la même complicité, ressentir à leur égard la même affection qu'envers ces dépouilles vaguement nauséabondes étalées sur la table de préparation. Un fossé le séparait d'eux : le fossé entre la mort et la vie. Ce que ressentaient les macchabées, il comprenait, et eux semblaient le comprendre aussi, bien mieux qu'aucun vivant. Leur monde à eux, le monde des vivants, Sylvain Bragonard l'avait quitté un jour sur la route de Grasse, le 21 juillet il y a quinze ans.